



ENTRETIEN avec Patrick Da Silva

conduit par *Alain Freixe** (paru incomplet dans le *Basilic* N°42 de septembre 2012)

Né en 1956 à Clermont-Ferrand, Patrick Da Silva vit en Auvergne. Il écrit maintenant depuis plus de vingt ans des romans, de la poésie, des textes pour le théâtre et des nouvelles. C'est ainsi que les éditions de L'Amourier ont pu publier *Demain* en 2008 et aujourd'hui *À la guerre*: sur *Demain*, on lira la note de Vincent Peyrel dans le *Basilic* N° 30 de septembre 2008 et celle de Marie Jo Freixe dans la rubrique *Approches critiques*, *Au fil des notes* du site *amourier.com*; sur *À la guerre*, on lira la note de Françoise Oriot parue dans le *Basilic* de juin 2012.

"Soit! J'écris" écrit-il! Et il écrit avec ce qui ne s'écrit pas, ce qui toujours se dérobe, ne cesse de se dérober, cela qui tient le monde ouvert, ce mystère, "l'imminence d'une révélation qui ne se produit pas" disait Borges. Il écrit avec et contre bien sûr, à l'attaque, en première ligne, ligne de front, ligne de risque.

C'est comme un secret. Un pacte a bien dû être signé un jour. Un pacte avec l'intensité. Les écrits de Patrick Da Silva savent capter l'énergie féroce du désir. Et surtout ne pas la diluer dans la durée romanesque. Ses narrateurs sont tous porteurs d'une parole qui s'arrache violemment au silence. Entre dans la langue, la tire, la tord, la fait dégorger, l'essore. Les nouvelles de Patrick Da Silva ont la brièveté des orages: attaques éclair, averses et brouillards à suivre avant chutes en trouée bleue – si bleu est la couleur du sombre!

Alain Freixe :

Difficile pour moi d'entamer cet entretien, Patrick. Difficile pour deux raisons, d'abord parce que je me doute que tu n'apprécies guère le rôle d' "entreteneur" que j'entends assumer ici et ensuite parce que je sais que celui qui va répondre n'est pas l'écrivain à qui je vais pourtant faire semblant de poser des questions. En effet, je t'ai entendu lors de nos Voix du Basilic de juin dernier à Coaraze que pour toi l'auteur est mort dans le livre, qu'il n'est vivant que dans le temps de l'écriture. On fera donc comme si, on va s'inventer une estrade et se jouer la scène de "l'entretien".

Comment se passe cette cohabitation entre Patrick Da Silva et son succube? Qui fait quoi? Qui mène qui? Comment et jusqu'où?

Patrick Da Silva :

Détrompe-toi, je n'ai rien contre cet exercice auquel tu m'invites, ni à plus forte raison contre le rôle d'"entreteneur" qu'il t'y faut endosser. Je n'ai rien contre, strictement rien, tant que cela reste affaire d'écriture, et que nous nous tenons sous la juridiction et dans la principauté du livre. Tu m'invites à dire; tu m'y invites par écrit et c'est par écrit que je te réponds. C'est la lecture de livres qui portent mon nom en couverture qui a fait naître chez toi les invitations que tu me lances et c'est de me tenir devant ce que tu m'as écrit – que je lis et relis et laisse résonner – qui me permet de te répondre. Alors non, surtout pas d'estrade, pas de spectacle, pas d'affectation de l'auteur qui s'exprime et vient à la rencontre, surtout pas; si l'enjeu de ce qui nous occupe est bien la parole, surtout pas! Nous nous exposerions alors au fossoyeur implacable de la parole: la communication.

Non, pas de scène à jouer; juste faire ce que l'on fait: un petit ouvrage d'écriture.

Du coup, c'est autre chose qui me chiffonne. Me posant devant tes questions, ce qui me vient tout de suite, au moins pour les premières, c'est un livre, des passages d'un livre. Ils y répondent très précisément. Le titre de ce livre est *Le chaînon excessif*; il a été publié l'an passé aux éditions La Clavière et c'est moi qui l'ai écrit. Il y a probablement une grande inélégance à se citer mais, si tu le veux bien, je vais encourir cette inélégance car je sais, pour l'avoir mâchée et ruminée, que la réponse la plus juste que je puisse apporter à certaines de tes interrogations, le mieux à faire, est de la pomper texto dans ce bouquin. Je le ferai donc en notant les passages en italique. Tu me demandes comment se passe la cohabitation entre moi et mon succube: l'auteur.

* Alain Freixe
écrivain, poète,
critique littéraire à
L'Humanité
et rédacteur en chef de
Basilic
gazette des Amis de
L'Amourier



Je crois que pour être un tantinet compréhensible, il me faut commencer par dire cela. À la publication de mes premiers bouquins je me suis prêté de très bonne grâce à faire l'auteur dans les manifestations littéraires, les entretiens journalistiques auxquels on m'invitait. Seulement voilà, aussi narcissiquement délicate qu'elle soit, la posture provoquait chez moi un sentiment de plus en plus insistant d'imposture. De là, essayant d'entendre quelque chose à toute cette affaire qui aboutit à ce qu'il y ait des livres; j'en suis venu pour ma gouverne à distinguer auteur et écrivain.

Bon ou mauvais, en tout cas amateur résolu, je suis indéniablement écrivain.

J'avais dépassé la trentaine quand j'ai plongé dans l'écriture. J'ai coulé illico. Dès que j'y ai touché, j'ai consacré à ce vice de plus en plus de temps au point d'en arriver à diviser par deux celui dévolu aux activités par lesquelles, j'assure ma sustentation. Ipso facto et subsidiairement j'ai provoqué la même arithmétique sur les émoluments qui m'étaient alloués.

Je me suis abîmé dans ce vice de plus en plus régulièrement, de plus en plus exclusivement. Sans que cela débouchât sur rien de plus tangible que des pages noircies, j'ai noirci des pages. [...]

Depuis vingt ans j'écris, je ne saurais plus vivre sans écrire ou ce ne serait plus vivre. J'écris, non pas tous les jours mais au moins deux ou trois par semaine, j'ai toujours un ouvrage sur le feu. Écrivain donc je suis; je le suis pour m'être résolu tel et je sais aujourd'hui, indubitablement: si cela cessait tout à fait, si plus rien de ce que j'écris, désormais, ne devait être publié, je persisterais invariablement à écrire. Sans aucun maillage à la chaîne du livre, je serais tout autant écrivain.

Je suis écrivain parce que je brûle obstinément des heures et des heures de ma vie à cette lubie d'écrire; c'est un fait, c'est tout. Du coup, cette obsession a laissé derrière moi quelques livres. C'est moi qui les ai écrits mais je sais sans l'ombre d'un doute que si je m'étais pris pour l'auteur d'un de ces livres, comme écrivain je saurais mort. J'aurais vendu pour un plat de lentilles égotique la promesse du royaume. Pour moi, l'auteur appartient aux catégories de l'écriture, c'est une fiction. Fiction enzymatique nécessaire à l'écriture mais qui, celle-ci advenue à l'état de livre, doit être dissipée pour que le lecteur jouisse de toute sa place.

La cohabitation alors entre l'écrivain et l'auteur, le "succube"? Qui fait quoi, dis-tu? Qui mène qui? Comment et jusqu'où?

J'écris.

C'est toujours la même chose, la même traque, le même corps à corps, la même inquiétude, le même frisson, la même tranchée qui se creuse, d'écrit en écrit la même guerre qui se poursuit. La même chose, et à chaque fois tout est recommencé, nouveau, tout à fait incertain, tout à redécouvrir, tout à réinventer; à chaque écrit une expédition inédite, un nouveau siège, la première bataille. L'écrivain qui persiste, qui dure et radote et s'obstine, mais à chaque écrit son auteur singulier. [...]

Tout se passe comme si – mais gardons-nous de la mystique – en moi, qui écris, rendu par là à une entière solitude qui ne ressort plus ni du lieu où je me tiens, ni du présent où je me tais mais plutôt du camp des morts ou d'une zone adjacente et à lui poreuse puisque, étant organiquement un territoire de la langue, elle est traversée en tous sens par ceux qui déjà se sont usés à la labourer; solitude donc dans laquelle je m'obstine pour la seule raison que je suis écrivain mais qui, pour le coup, ne fais rien qu'écouter et me taire et durer dans cette vacance soustraite et au lieu et au temps, transmutée en une lande vicinale du camp des morts, en moi, dans ma conscience et sous ma peau, dans mes muscles, quelque chose donc prend vie et poids et chaleur – c'est de moi que cette vie est prise, de mon propre corps, de mon propre poids, de ma propre chaleur, indubitablement – quelque chose ou quelqu'un, car il s'avère que cela va éprouver, sentir et ressentir, penser, se souvenir même, que je vais l'observer éprouvant, sentant et ressentant, pensant, se souvenant, se gorgeant de mémoire, et que c'est dans cet écart, très précisément, entre moi qui l'observe, l'écoute et cet avatar de moi qui prend, de moi, corps et sens et conscience et mémoire, dans cet écart que je vais commencer à écrire, que toute écriture va se déployer.

Tout se passe comme si c'était lui, l'avatar, lui et lui seul qui savait. Sitôt cristallisé dans ma vacance, il s'y épanouit avec sa science singulière; je lui en consens le bail, il m'en règle la première échéance par une phrase inaugurale, quelquefois deux ou trois à la file; cadeau! Et le pacte est scellé. Toutes les phrases qui suivront, jusqu'à la dernière, il me faudra les arracher. Dans le non-lieu, dans le hors temps où s'établit notre commerce, je me tiens derrière lui, il me bouche la vue, proprement il m'aveugle, je me tiens dans son ombre et je tiens la chronique. Moi, mon affaire c'est le timbre, le rythme, la juste tension des cordes, moi mon affaire c'est l'épaisseur et le grain, le fil, la fluidité, les biefs, les passes et les rebonds; à l'histoire par contre, je n'entends rien de rien. Dans son ombre je suis bête; suffisamment bête, obtus comme il



convient que je le sois. Au début, quand je me prenais pour l'auteur, bien sûr je faisais le malin, je fourrais mon nez partout, je me vautrais dans la luxure, je me faisais mousser le neurone, je me mêlais de balistique, du dosage des poudres, de la formule, des alliages, de la force des vents et des angles de tir, c'était pitoyable, c'était intordable, c'était pathétique; vain. Maintenant, j'arrive à peu près à rester à ma place, dans mon recoin obtus, et bête comme il le faut; l'histoire, c'est lui qui la connaît ou alors il l'invente, ce serait plutôt ça. [...] L'avatar, il sait, il invente l'histoire, c'est l'auteur mais il n'a pas de corps propre, de voix donc, il ne peut parler. J'écris.

Tant que ça dure j'écris, jusqu'à épuisement, jusqu'à ce que tout le fil soit dévidé, jusqu'à ce qu'il en ait fini, l'avatar, d'inventer son histoire, qu'il n'ait plus rien à dire. [...]

Ça dure et nous cohabitons l'avatar et moi, dans ma peau, des mois durant, il est arrivé que ce soit des années, et il y prend ses aises, son poids et de l'ampleur; je finis toujours par suffoquer, j'en arrive toujours à la haine. Je le déteste. J'ai hâte que ça finisse, je dois me gendarmer, lorsque je sens la fin prochaine, pour ne pas trop bâcler; j'attends la délivrance.

Et enfin elle arrive, la grande délivrance. J'ai achevé mon écrit, il me semble que tout est dit, qu'en tout cas, moi, je ne pourrais pas aller plus loin; je l'ai donc lu, et imprimé et mis dans une enveloppe que j'ai postée; je me suis soumis à l'abstinence, imposé un délai variable – quelques semaines, un mois ou deux – de viduité et j'ai entamé un nouveau travail. Je m'y attelle, je m'y attache; des semaines passent, le plus souvent des mois et enfin je reçois la réponse; parfois c'est non, parfois c'est oui: un éditeur me fait savoir que, cet écrit qu'il a reçu, il consent à l'adopter.

Alors là, ce poids d'un coup qui me tombe des épaules! Ce souffle, cette légèreté, cette vigueur que soudain je regagne! Dans mon travail en cours, l'air en bourrasques qui afflue et comment, soudainement, je peux monter plus haut, plonger plus profond, m'accorder plus souplement aux impulsions incongrues ou fugaces qui viennent me saisir.

En décidant que cet écrit, que je lui ai envoyé, il allait en faire un livre, l'éditeur – jamais je ne saurai assez lui dire ma gratitude – m'a affranchi, délivré d'un fantôme oppressant: l'auteur; celui-là qui, insidieusement, s'était immiscé en moi dès avant que, de l'écrit en question, je ne jette la première ligne, celui que j'avais laissé vaquer dans mon esprit et jusque dans ma peau, qui s'y était installé, y avait pris ses aises au point de l'envahir. Pour le coup, à nouveau dégagé et gaillard, lustré, régénéré dans cet exorcisme, je vais pouvoir avancer. Débarrassé de l'auteur obsolète de l'écrit révolu mais lesté par la mémoire de notre commerce, enfoncé un peu plus loin dans ma tranchée, je vais pouvoir me faire, sans trop de réserve, le scribe aveugle et obtus du nouvel avatar. [...]

L'éditeur, en faisant un livre d'un écrit, en l'astreignant à cette géométrie, à cette épure substantielle et banale, en l'abstrayant dans la duplication, en le disséminant ainsi multiplié parmi les inconnus, l'a expurgé de l'auteur; et cette purge l'a accru d'un quantum de vide, et ce surcroît de vide en a affecté la nature. La place libérée par le spectre s'est faite inachèvement qui requiert un vivant.

Car c'est inachevé un livre. C'est une voix sans timbre, pas même un bruit, une dessiccation inerte et froide, stérile; de la pâte sèche, des enfilades mutiques d'empreintes infligées à de la pâte sèche.

Que cette inanité toutefois pénètre dans l'épaisseur cytoplasmique d'un lecteur consentant, alors là, elle enrôle sa substance, ses humeurs, sa mémoire et c'est, de la vie, dans la vie, une forme inédite qui entre en fermentation; inédite, profuse, menue, suave et âpre et luxuriante, aride et terrifiante, violente et douce, délicieuse, sublime, maléfique, rétive aux évidences, séditeuse à l'ordre des choses, contre nature; humaine, exclusivement. Avec sa chair singulière, les émois, l'entendement, les troubles, les images qui y sont imprimées, c'est le lecteur qui reprend le licol, qui poursuit le travail, qui accomplit le livre, qui le métabolise en surcroît de désirs, en regain de santé, en surplus d'existence, en résolutions, en regard, en gestes, en épaisseur humaine. [...]

Comment peut-il le faire si la place n'est pas vide – toute la place, parfaitement vide – qui est son apanage, dans l'encoignure du livre.

Dans le temps de l'écriture, l'auteur est un enzyme, un spectre catalytique, après – légende superfétatoire – il n'est qu'une scorie, un résidu grassex. S'il y a un livre, il n'y a plus d'auteur, ou c'est au détriment du livre qui se trouve recouvert, encrassé par la légende susdite, relégué au rang de faire-valoir, de gri-gri – d'autant plus sacramental qu'il est oint d'une dédicace; ou c'est au détriment du lecteur qui doit alors se satisfaire d'un strapontin d'enfant, d'écouter la belle histoire que l'on raconte, se féliciter qu'on lui explique bien tout, qu'on le prenne par la main, qu'on ne le perde pas en route, qu'on le distraie et l'émeuve et le séduise par le beau spectacle à l'économie duquel il est tout à fait superflu.

Si l'auteur subsiste dans le livre, ce ne peut être que sous les espèces du livre: des signes sur de la pâte sèche, un nom, le fil d'un nom, pour qui souhaite suivre la trace, le sceau d'un nom posé au fil du temps sur des livres qui s'agrègent, et peut-être cristalliseront, et une œuvre adviendra qui parlera d'elle-même, n'en

finira plus de parler. Passé le temps de l'écriture l'auteur n'est qu'une fiction, pieuse et didactique pour professeurs légistes, ou mondaine, afin de parader dans les comices littéraires, de pérorer sur les ondes, raison sociale afin de revendiquer tous les droits éponymes, postuler à des résidences, des bourses d'écriture; statut certifié d'acteur culturel pour faire valoir ce que de droit.

De nature l'auteur est mort, il n'est pas exhibable, pas ostensible, pas interviewable. Je tiens en grande estime parmi les écrivains, ceux qui se savent des auteurs morts, se veulent des lecteurs vivants et épousent le sort commun des particuliers de leurs temps.

Alain Freixe :

Je compléterais volontiers cette première question par celle concernant le troisième personnage du "drame": le lecteur. En cours d'écriture de quelle manière intervient-il? Et quel statut lui accordes-tu? Est-il de l'ordre de ce dieu que le narrateur de la nouvelle Pas à vous du livre Demain interpelle ainsi: "tu le vois bien d'ailleurs, je ne m'adresse plus qu'à toi" comme si celui-ci contenait en puissance tous les lecteurs possibles?

Patrick Da Silva :

Ce que je peux dire c'est que j'écris à chaque fois pour quelqu'un. Ce quelqu'un est unique, je ne le connais pas mais il n'est certes pas divin, enfin, pas plus que chaque homme ne l'est et oui, il contient en puissance tous les lecteurs possibles. Sa présence est palpable, c'est elle qui pour moi est à l'origine même de l'écriture.

C'est d'abord avec les jambes que j'écris. Je marche; j'arpente, selon le temps qu'il fait, le pré, un des chemins qui part de la maison, la pièce de long en large; de retour, j'allume l'ordinateur, je m'assieds devant, je me tais.

Tout se passe comme s'il s'agissait d'un rendez-vous; je dois m'y rendre et à cette fin, m'être mis en vacances; c'est pour cela que je marche; la marche m'est souveraine en matière de vacance. Alors, je vais attaquer un travail nouveau. Je ne sais rien d'autre que cela: je vais attaquer, cela va être un travail, il va être nouveau; j'ignore conséquemment et d'où je vais partir et où je vais aller. Je commence par marcher; je commence par m'asseoir, je commence par me taire, durer dans le silence, attendre que ça vienne.

Tout se passe comme si c'est quelqu'un que j'attendais. Et il vient. Dans le silence, sans l'abolir en rien, advient une manière de présence. Il ne s'agit nullement de quelque muse capricieuse et volatile, c'est immanquable et ne faillit jamais; il suffit de s'asseoir où il faut – allons, encourageons le double ridicule du cliché psycho-poétisant: dans le bon lieu intérieur – décentré comme il faut, il suffit de laisser s'établir le silence qu'il faut et cela advient, à chaque fois.

Tout se passe comme si cette présence qui surgit du silence et ne l'abolit pas n'était rien de plus qu'une texture particulière de vide; elle n'émet rien, n'est donc en rien une inspiration, tout juste, à l'extrême rigueur une sourde impatience. Le travail, jusqu'à son dernier mot, sera tendu vers elle; elle en est l'unique destinataire, c'est à elle exclusivement que l'écrit s'adresse et c'est une question de vie ou de mort qu'il arrive à bon port et qu'il soit entendu; l'enjeu unique du travail – tension de chaque phrase, juste poids, timbre exact de chaque mot – est d'atteindre cette cible.

Tout se passe comme si – je ne saurai jamais rien de lui – ce destinataire pouvait tout aussi bien vivre quelque part aujourd'hui, que demain ou hier, dans dix ans, dans deux siècles à venir ou passés.

Tout se passe comme si à l'origine de l'écrit, à sa source même, au principe du livre donc, il y avait le lecteur essentiel à qui il s'adressait, et la force du livre susdit est d'attirer chacun qui le lira, à la place très exacte de ce lecteur ultime, dans ce cœur de cible où une vie se joue; d'inoculer, à chaque lecteur fortuit, l'espérance ou la crainte que l'unique destinataire c'est peut-être bien lui.

Alain Freixe :

Comment ça démarre pour toi, Patrick, l'écriture? Car il faut toujours un point de départ, un affect premier. Il faut que quelque chose arrive, une sensation, ou un ensemble de sensations, un premier mot, un accident dans la langue pour que se mette en route le bâti d'une histoire...

Patrick Da Silva :

Comment ça démarre l'écriture? Un nouveau travail tu veux dire ou bien simplement le fait de s'y mettre, à écrire? Dans le doute je vais répondre aux deux. Je me mets à écrire parce que c'est le jour et parce que c'est l'heure. Si c'est la séance matinale, j'ai bu mon café, je suis allé voir les bêtes, l'hiver, je leur ai apporté leur foin, leur eau. Si c'est la séance vespérale, je suis revenu de ma petite marche ou j'ai arrêté mes travaux de jardinage ou de construction.



Pour un nouveau travail ça démarre le plus souvent par une phrase, parfois deux ou trois. C'est un cadeau, il m'est donné d'un bloc, souvent après des heures de silence mais je sais que je n'ai rien là-dedans à retoucher, par contre c'est de cet élan et de ce diapason que sortira tout l'ouvrage à venir. Cette phrase, ces phrases sont toujours restées dans le texte final mais rarement en incipit. Quelques fois le cadeau initial a été une image, une vision plutôt, quelque chose que j'ai vu. Par exemple, pour *Dix ans* la première nouvelle de *À la guerre*, j'ai vu un jeune homme nu dans le lit d'une rivière, il marchait, il ruisselait et riait, il aspergeait le ciel par de grands moulinets de ses bras ; il était blond.

Alain Freixe :

Sur le site amourier.com après une biographie réduite au minimum – une ligne ! – on apprend que tu écris depuis une vingtaine d'années et que l'écriture est, pour toi, "une arme". On sent bien qu'il s'agit là d'une écriture de contre-attaque et comme l'effet d'un retournement : à la patience succède l'impatience, à l'endurance longue, le coup bref, à la résignation, la hargne... L'écriture, "une arme", pointée vers qui ? Contre quoi ? Quelle guerre te permet-elle de mener ? Est-ce celle du condamné à mort de Pas à vous dans Demain à qui on offre au plus noir d'une cave, d'écrire – écritoire, papiers et encre – histoire de différer la sentence ? Écritoire qui n'est ni table de sacrifice, ni table d'orientation mais espace de langue, le terrain même où va se mener la guerre contre soi-même, le monde et dieu, enfin...

Patrick Da Silva :

Le prisonnier de *Pas à vous*, ce sont ses ennemis, ceux qu'il a combattus, qui l'ont vaincu et jugé et condamné à mort qui lui offrent l'écritoire. Ce sont eux, ceux-là même qui l'ont condamné et le tiennent à leur merci qui veulent différer la sentence. Ils ont besoin politiquement de sa mort mais, convaincus qu'ils sont d'être les apôtres du bien, ils ne peuvent l'envoyer comparaître devant Dieu que purifié. Ils veulent sa conversion. C'est pour qu'il se convertisse, que sa conscience se retourne, c'est à cette fin que sa geôlière lui donne l'écritoire. C'est bien une arme qu'elle lui donne. Elle sait que lui, le guerrier, comme Achille l'a fait en son temps, quand, déguisé en jeune fille au milieu des jeunes filles, il a vu au premier coup d'œil le couteau dans le tas de bijoux et de bibelots qu'Ulysse offrait, elle sait bien qu'il reconnaîtra une arme dans l'écritoire et qu'immanquablement il s'en saisira et s'en servira pour poursuivre sa guerre. Elle sait cela la fine mouche et ce qu'il en est de cette arme, de son triple tranchant qui incise la chair humaine mais aussi bien celle ineffable de Dieu que l'âme de celui qui s'en sert. Elle sait cela, la preuve, le condamné se convertit.

Depuis la plus belle femme du monde, tous les prétextes que l'on a trouvés à la guerre sont un peu pitoyables ou sordides, en tout cas dénaturent la guerre qui n'a d'autre raison valable que la guerre et ce que fabrique la guerre, à savoir, l'incandescence de vivre, le fil acéré de la conscience, des brèches ouvertes dans le mystère du monde avec les vapeurs sibyllines qui en sortent, la délivrance de soi qui est la pire des prisons, la conquête de l'amour le plus haut : celui de l'ennemi ; la vie éternelle.

J'en reviens à Achille. Il me semble qu'il s'en fichait bien, et d'Hélène et de Troie, mais pas de l'incandescence de vivre mais pas de l'éternité et pour l'amour, Jésus est devant lui petit bras qui demandait qu'on aimât ses ennemis malgré qu'ils le fussent et pour qu'ils cessent de l'être. Achille lui, les aimait parce qu'ils l'étaient et pour qu'ils le demeurent.

L'art, et dans le lot la littérature, me paraît être une modalité plus qu'honorable de la guerre. J'ai essayé, avant de m'y adonner, de faire coureur cycliste mais ça n'a pas marché.

Autrement je peux aussi te répondre cela.

Pourquoi j'écris ? À quelle fin gaspiller tant de jours de ma vie ? Le temps qu'il me reste à baguenauder du côté des vivants s'amenuise, je pourrais en faire un bien meilleur usage, gagner quelques sous de mieux pour mener un train un peu plus rutilant, plus conforme à mon âge, assurer ma retraite, profiter au moins, profiter ; eh bien non, je m'isole et j'écris. Pourquoi ? Je n'en sais fichtre rien et mieux, je m'en tamponne. Je me souviens quand cela m'est venu, précisément en quelles circonstances et que ce ne fut rien de plus, en l'occurrence, que la concomitance heureuse d'une compression de l'existence et d'une étincelle opportune ; à peine plus qu'un prétexte. Si je ne discerne dans le véridique, rien de bien patent au sujet des mobiles, j'ai quelques lumières quant au fallacieux. Une chose est certaine : je n'écris pas parce que j'aurais quoi que ce soit à dire. Je n'ai pas le moindre message à transmettre à mes contemporains, je n'ai rien découvert qui puisse éclairer quiconque, je n'ai aucune originalité foncière à faire valoir, je n'ai à témoigner



de rien. J'écris parce que je lis et parce que j'ai écrit ; j'effleure ce faisant, quelques abîmes récurrents, des brasiers familiers, érafle des éclats d'un obsédant mystère, l'accrois d'une poussière adventice ; je me suscite sans doute un ennemi au niveau de l'amour dont je me sais capable, je provoque la vie à une violence dont les temps émoullents voudraient qu'elle abdiquât ; j'exacerbe en sous-main ma petite existence. Une affaire de jouissance, bien sûr, et d'effroi, et de fascination, et de désespoir ; une affaire intime, intime strictement, un petit bricolage occulte avec la brûlure, l'exaltation et la douleur de vivre, un petit trafic avec la mort et ceux qui, déjà, ont filé dans son camp, et peut-être en cela ont du bol, et peut-être par là détiennent le seul savoir qui vaille ; j'écris parce que je l'ai résolu, moi et moi seul, j'écris parce que je joue là ma tendresse et ma rage, tout le mal fécond où porte le désir, j'écris parce que je ne veux plus me l'épargner.

Alain Freixe :

Dans la solitude et ce commerce avec les morts – tous les morts ! – pendant que l'écrivain que tu es, écrit, tu vas avoir à te battre contre la langue jusqu'à la faire sonner, tinter, vibrer à ta façon... Ce corps à corps est une guerre que tu engages contre elle, ses mots, leur hauteur, leurs filets où tu es pris donc contre toi-même aussi bien... Reste que dans le livre achevé, les nouvelles enchaînées, on reste frappé par l'abondance des termes issus d'un vocabulaire religieux, chrétien pour tout dire... Y a-t-il là trahison ? Et selon quelles modalités ?

Patrick Da Silva :

Ah ! La trahison, Dieu et la trahison !

J'ai tout à fait conscience de labourer, de livre en livre, un petit jardin d'obsessions. Au centre ou pas loin du centre ; non, c'est bien possible que soit au centre très précisément ; au centre du labour donc, il y a cette affaire de trahison ; et de fidélité forcément. Voilà, il y a des trahisons flagrantes, criantes, irréfutables, injustifiables et en dessous, une fidélité indicible, tout juste consciente mais vitale. Pour être fidèle – à quoi ? À une empreinte, à une morsure, à un ravissement, à une fulgurance, on n'en sait trop rien si ce n'est qu'à ne pas l'être on y perdrait son âme – pour être fidèle on a dû trahir ; et Dieu par-dessus le marché.

Aujourd'hui je peux dire que je suis chrétien, que je le suis organiquement. Non pas adepte du christianisme mais produit de la chrétienté. Tout ce que j'ai reçu, y compris de l'école laïque, y compris de l'antiquité : Homère et Eschyle et Sophocle, tout, je l'ai reçu de la chrétienté. L'éblouissement premier, celui de la beauté que l'on voit de ses yeux, que l'on entend de ses oreilles, ce n'est pas dans la nature qu'il m'est venu mais à l'église dans la liturgie, comme celui plus violent encore, plus profond, de la langue, de la parole qui fait advenir ce qu'elle dit dans l'esprit. Le sentiment du tragique lui-même dans lequel se fonde l'incandescence de vivre, la haute liberté, c'est par Saint Paul qu'il m'est arrivé.

J'ai été élevé dans la religion comme on dit. On m'a inoculé une foi ardente et vénéneuse. Ce fut une maladie, elle aurait pu être fatale. Je me suis battu contre et avec ; j'ai distillé, je me suis mithridatisé. J'ai bénéficié indubitablement de puissants anticorps ; d'où je les tenais ? Mystère ! De très loin en tout cas et d'une ou quelques femmes sans l'ombre d'un doute et c'est dans la peau que je les avais, dans la chair.

Ça a pris du temps mais je me suis guéri de la foi, de celle-là tout au moins et ainsi purgé je goûte désormais avec un bonheur sans réserve le génie prodigieux de la chrétienté. Comment elle a élaboré, synthétisé de manière nouvelle et poussé plus loin encore cette invention qu'elle a piquée aux anciens grecs : l'homme. C'est chez les orthodoxes que je trouve l'expression la plus pleine, la plus subtile, la plus profonde de ce génie-là ; je les fréquente avec bonheur. Je suis donc chrétien non croyant et pratiquant, une manière singulière de traîtrise, j'en conviens et qui s'étend jusqu'au vocabulaire.

C'est une chance pour moi d'être guéri, une chance encore plus grande donc d'avoir été malade. Je me tiens avec gratitude dans ce que Louis René des Forêts nomme "La formidable absence du maître souverain". Pour moi le Dieu des chrétiens a oblitéré le monde où j'ai vécu, il s'en est retiré, il ne reviendra pas ; il y laisse une prodigieuse empreinte ; bien que renégat je me range parmi ses débiteurs, parmi ses héritiers. Je suis irrémédiablement de cette humanité qui garde sa morsure, son baiser, humanité mortelle, éblouie, tragique, pécheresse ; originellement pécheresse et pour mon compte résolument. Au regard de la fécondité du péché la promesse du salut me paraît suspicieuse.

Alain Freixe :

Dans Demain comme dans À la guerre, on sent passer un fort sentiment de sacré. Il courbe les phrases, fait

vibrer le silence, donne un ton à l'ensemble de ces nouvelles. Si toute mystique selon l'approche de Mme Guyon (XVII^e) implique une sortie hors de soi – et on peut supposer qu'au commencement avec l'arrivée des premiers mots, des premières phrases – c'est hors de toi que tu te trouves projeté comme en un désert – où l'on sait rencontrer bien des mystères et des tentations! – et dès lors c'est comme si de rien n'était – Tiens, voilà qu'on retrouve le titre de Jacques Ancet! – et un rien, un vide germinatif qui va devenir le lieu d'écriture proprement dit...

Patrick Da Silva :

Oui c'est ça, pas besoin de rien rajouter.

Le souci, c'est qu'on y prend goût à vivre dehors et que c'est de plus en plus difficile de rentrer. On fait de putains de rencontres au désert, des anges avec qui se battre et qui sont de sacrés lutteurs, des sirènes et depuis Ulysse on connaît la ruse, des tentations comme tu dis et on sait qu'il en est auxquelles il faut que l'on résiste, d'autres auxquelles il faut qu'on ose succomber. On rencontre aussi le désert dans le désert, le silence du désert qu'aucune rencontre ne vient troubler.

Alain Freixe :

J'aimerais Patrick que tu nous apportes quelques éclaircissements à propos de ta postface de À la guerre notamment concernant Au soleil, la dernière nouvelle, à mon sens, la plus forte, la plus terrifièrement simple au sens où elle finit dans la simplicité, la nudité, la vacuité d'une forme de vie. Éclaircissements à propos de la différence que tu instaures entre acte de lecture où les textes restent, en mains, extérieurs au lecteur/liseuse et cet acte théâtral, intérieur, puisqu'il suppose que le texte soit "lu et incorporé". Transformé donc? En quel sens et jusqu'à quel point? De l'écriture à la voix, quels chemins, quelles impasses, quelles traverses?

"Porter le texte au théâtre", cela induit un transfert et presque comme une métaphore: partir d'un lieu à un autre, transporter, transférer, à quelles fins? Passer quelles frontières? De quelles manières?

Patrick Da Silva :

Il me faudrait, je le crains, des pages et des pages pour creuser ce que tu interrogues. Je vais essayer de nous l'épargner et pour cela on persistera dans les bondieuseries.

Le livre lu à voix haute c'est le culte protestant; porté au théâtre c'est la divine liturgie. Dans le premier cas c'est évocatoire, dans le second sacramentel. Le raccourci est peut-être un peu simpliste et tiré par les cheveux mais pour moi foncièrement il y a de ça.

Je ne fais aucune hiérarchie entre les deux, c'est simplement des natures différentes, des enjeux différents.

Cela a toujours été ainsi, depuis le départ je veux dire, mais voilà quelques années que je le saisis et le prends pour tel. Pour moi, l'aboutissement ultime d'un ouvrage n'est pas qu'il soit imprimé et devienne un livre mais que ce livre soit lu à voix haute. Je ne me tiens pour déchargé d'un livre que lorsqu'il a été lu en public et pas nécessairement par moi d'ailleurs; après, qu'il vive sa vie, il ne me concerne plus vraiment. Cela a une incidence patente sur l'écriture, je ne commets plus guère de textes qui excèdent l'heure et demie de lecture. Cela fait partie sans doute de mes petites perversions: j'aime bien lire à voix haute et qu'on me fasse la lecture; un résidu pathologique peut-être de mon passé d'enfant de chœur. Quoi qu'il en soit, la lecture à voix haute, livre en main, apporte quelque chose, elle l'apporte d'autant plus qu'elle se garde de l'interprétation théâtrale, elle donne une voix charnelle au livre, un grain de voix qui joue sur un clavier émotionnel plus ou moins large, plus ou moins subtil, elle apporte ça mais ne change rien d'essentiel, c'est le livre qui parle à quelqu'un et le mieux sera qu'après la lecture, l'auditeur se saisisse du livre et le lise à son tour, pour son compte, tout seul en silence. Il ne peut y avoir entre le livre et le lecteur que des passeurs mais aucun médiateur. C'est là sa puissance incomparable, le livre vous convoque seul face à lui, on ne peut se tenir quitte d'en avoir entendu lire un passage ou même de l'avoir entendu lire tout entier. Entre le livre et nous, personne qui accomplisse pour nous quoi que ce soit et dont nous puissions bénéficier par délégation de la grâce: protestant, en somme.

Porter un texte au théâtre c'est une autre économie.

On a dessiné sur le sol une frontière, on a isolé du monde un petit bout du monde et on a signifié à tout le monde que cet espace était sacré, qu'on ne pouvait y pénétrer mais seulement s'asseoir devant et regarder et écouter. Dans cet espace vide et dépeuplé quelqu'un va se planter là et il va parler, avec sa voix, avec ses gestes. La parole qu'il va livrer ne vient pas de lui, comme il en va de toute parole, elle ne vient pas de lui et elle est écrite. Il l'a incorporée, elle s'est infusée en lui, s'est mêlée indissociablement à sa viande. Par toute sa viande qui est aussi la nôtre, dans cet espace retranché du monde et qui contient par là tous les espaces du monde, dans ce temps suspendu



qui contient tous les temps, il va dire, dire bien au-delà et bien autre chose que ce que l'auteur a voulu dire, que ce que le comédien a l'intention de dire, et que, quand bien même il le respecte littéralement, ce que peut dire le livre. Il va accomplir la parole.

Cette parole-là est écrite, ce n'est pas l'affectation de quelque éruption spontanée, elle est foncièrement écrite, poétique donc au sens littéral, écrite et incorporée (incarnée?) indissociablement mêlée à de la chair humaine. Une parole écrite infusée dans la viande, on fricote un peu du côté de l'invention de Dieu, non?

Des comédiens qui sont des nôtres se livrent pour nous à une parole et nous la livrent pour qu'elle fasse en nous son œuvre; sacramentel en somme.

Dans cette économie-là, sauf pour les comédiens le livre est superflu.

Alain Freixe :

Ce goût du rythme, de la scansion sonore, de la frappe qui ouvre le temps de l'histoire, cela pourra-t-il te consoler un jour de n'être pas musicien selon les derniers mots de cette Petite ronce parue chez Cheyne éditeur dans la collection Grands Fonds en 1999 ?

Patrick Da Silva :

Absolument pas. La langue est sonore, se charger de la sonorité de la langue fait partie de l'écriture; la musique c'est autre chose, une autre voie.

La musique me donne des émotions très différentes, elle me conduit par d'autres sentiers, sous d'autres cieux et pourtant c'est essentiellement du vocal que j'écoute mais je dois me fermer à la langue pour me laisser saisir par la musique. La musique est un langage mais ce n'est pas une langue; la jubilation à laquelle elle ouvre est dans la famille des mathématiques.

Il y a cette nostalgie du temps de la parole pleine où le son et le sens et le geste étaient un. Ce temps est aboli, nous en sommes inconsolables mais nous en avons été chassés, Dieu soit loué. Nous ne pouvons que tendre vers la parole pleine mais désormais par des voies, des disciplines qui sont irrémédiablement séparées: la poésie, la musique, la danse. Elles sont exclusives et jalouses, pour approcher de la parole pleine il faut choisir sa voie. Autant, mettre ces voies en écho dans un même lieu dans un même temps peut conduire loin tant qu'elles restent distinctes autant, toutes les tentatives de les faire fusionner, de les confondre me paraissent donner des résultats douteux. Travailler la musicalité de la langue ne fait pas de moi un musicien. Je ne suis pas musicien, je ne me consolerais jamais de ne pas l'être, grâce à Dieu; ça me permet d'écrire.

Alain Freixe :

Lire/écrire et vivre, comment se noue cette tresse? Et ajoutons publier des livres. Des livres vivants j'entends. Bien sûr tu me diras que c'est au lecteur à le dire. Mais justement l'auteur s'étant retiré du livre publié, Patrick Da Silva lecteur de lui-même – Comme n'importe qui, vraiment? – qu'en dit-il, lui ?

Patrick Da Silva :

Avant l'écriture il y a la lecture; ce qui est premier c'est ça. Ce que j'ai dit de la littérature comme modalité honorable de la guerre est contenu tout entier dans le fait de lire. Écrire pour moi n'apporte rien de neuf à ce qu'apporte la lecture. Ça affûte un peu plus, ça permet peut-être de distiller plus finement, ça expose un peu plus loin, ça exacerbe le péril, non, rien de vraiment neuf.

Donc avant tout je lis. Comme je lis aussi lentement que j'écris et que je relis beaucoup, je ne suis pas un lecteur vorace, alors j'ai beaucoup mieux à faire que de relire Patrick Da Silva. Lorsqu'un livre est publié (que je l'ai lu à voix haute deux ou trois fois avant), il ne me concerne plus, j'ai d'autres choses plus importantes à lire et surtout j'ai à vivre.

Alain Freixe :

Les livres sont-ils des "campements de fortune" sur la route que tu inventes, des abris précaires "où reprendre force" et "un peu d'aplomb"? Les cailloux blancs d'un "petit compagnon du silence", Petit Poucet orphelin et sans maison ?

Patrick Da Silva :

J'ai une maison, c'est moi qui l'ai construite avec mes mains, elle est dans les Combrailles, en bois, un peu de vitres aux fenêtres du béton sous les pilotis; je n'ai pas d'autre refuge. Dans la langue pas besoin, pas de place pour un refuge sur le champ de bataille. Les livres, ce sont plutôt



des ateliers de remmoulage, ils affûtent, ils retrempe, ils tendent et ils relancent dans la vie pour exister encore plus fort, plus goulûment, tenir tête aux pouvoirs, aux autorités fallacieuses, ne pas trop être dupe, déjouer les servilités comme les arrogances, savoir faire front comme s'agenouiller, caresser plus tendrement, aimer plus violemment, baiser, souffrir. Ne pas s'épargner.

Alain Freixe :

Au hasard d'une de mes lectures, j'ai trouvé cette question que Marguerite Duras pose à Francis Bacon : "Vous sentez-vous en danger de mort lorsque vous peignez?" Et toi, Patrick, lorsque tu écris ?

Patrick Da Silva :

Ça a à voir avec la mort, c'est certain. Je l'ai dit, pour moi l'auteur par nature est mort, c'est dans le camp des morts que ça se joue, au moins que ça commence, mais le risque n'est pas là. Le risque justement c'est de vivre, de vivre enfin, d'exister pour de bon, d'être libre pour de vrai. Le risque c'est la vie éternelle, pas celle des fables, celle de l'au-delà, celle d'après la mort, non ! Celle d'ici et maintenant, celle qui est le trophée de la guerre, celle qui cristallise dans le feu, dans l'incandescence de vivre. Le vrai risque c'est d'exister vraiment car ça, il faut le supporter, accepter aussi de ne plus pouvoir revenir tout à fait au sommeil ordinaire, à la petite mort grégaire, triviale, qui est tellement plus confortable. Et puis, prendre le risque de vivre condamne inmanquablement à une certaine solitude. Les vivants sont inquiétants, ils fatiguent, souvent ils ne regardent même pas la télévision ; internet on n'en parle même pas !

septembre 2012